Zeitschrift: Revue de linguistique romane

Herausgeber: Société de Linguistique Romane

Band: 62 (1998) **Heft:** 247-248

Artikel: Sarde pettorra, liporra, le mérinos et le suffixe -inu

Autor: Wolf, Heinz Jürgen

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399987

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SARDE *PETTORRA*, *LIPORRA*, LE MÉRINOS ET LE SUFFIXE *-İNU*

On sait qu'en français, poitrine s'est substitué à pis, mais ce terme "n'a triomphé qu'au XVIe pour remplacer pis qui, en raison de son sens nouveau, ne convenait plus" (1). L'étymon pectus de ce dernier est panroman: pg. peito, esp. pecho, cat. pit, prov. peitz, eng. pet/lad. piét(e)/frioul. pjet, sd. pettus, it. petto, rum. piept(2). Puisque pectus fait partie des neutres en -us, nous sommes ici en présence d'un trait commun au sarde et au français, à savoir la conservation du -s de l'accusatif/nominatif étymologique, trait conservateur des langues galloromanes, p. ex. corpus, tempus > afr. cors (> corps), tens (> temps), aprov. cors, temps, cat. cos, temps - sd. korpus, tempus(3).

Les descendants de *pectus* se retrouvent donc dans toutes les langues romanes avec cette particularité qu'en français une restriction de sens semble avoir conduit à l'avènement d'un dérivé, à savoir *poitrine*, et qu'en sarde *pettus* a souvent été remplacé par "*pettorra* log.; *pettúra*, *pittúrra* camp. 'id.', = *PECTŎRA* con spostamento d'accento e adeguamento alle formazioni in -òrra, -úrra,..."⁽⁴⁾. Cette étymologie remonte, si je ne me trompe, à M.L. Wagner lui-même, pour qui "il ne peut y avoir de doute que la base en [sc. de *pettórra*, etc.] est le pl. *pectŏra*"⁽⁵⁾, formule reprise dans sa *Morphologie*⁽⁶⁾ et dans sa *Phonétique historique* et que Paulis, dans la traduction de cette dernière, rend par "ovviamente alla base sta il plurale *pectŏra*"⁽⁷⁾. Par la suite, cette étymologie a été généralement

⁽¹⁾ Bloch/Wartburg, Dictionnaire étymologique de la langue française, Paris 91991, 496s.

⁽²⁾ Cf. REW 6335; FEW VIII, 113; J. Kramer, EWD V, 278s., etc.

⁽³⁾ Cf. H. Lausberg, *Romanische Sprachwissenschaft*, Berlin/New York, III, ²1972, 60s. (§ 639).

⁽⁴⁾ M.L. Wagner, *DES* II, 255.

⁽⁵⁾ Studien über den sardischen Wortschatz, Genève 1930 (= BAR II, 16), 111.

^{(6) &}quot;Flessione nominale e verbale del sardo antico e moderno", *ID* 14 (1938), 93-170, et 15 (1939), 1-29, 104.

⁽⁷⁾ M.L. Wagner, *Fonetica storica del sardo*. Introduzione, traduzione e appendice di Giulio Paulis, Cagliari 1984, 22. – De toute évidence, le *FEW* (VIII, 113) est d'accord: log. "pettórra (< pl.)", et même Y. Malkiel, "Studies in Hispano-Latin Homonymics", *Language* 28 (1952), 299-338, 324 avec n. 125.

admise, à commencer par REW³ 6335 ("log. pettórra aus péttora Wagner, SSW. 111"), ainsi que par Blasco⁽⁸⁾, pour qui cette forme est même la preuve "che lo spostamento di accento ed il concomitante raddoppiamento della vibrante non è un fenomeno estraneo al sardo"(9). Paulis, à son tour, s'efforce d'étoffer cette thèse(10) du fait de son scepticisme à l'égard d'une motivation supplémentaire introduite par Wagner dans sa Phonétique, à savoir les formes campidaniennes meurra, feurra, aurra, < merŭla, ferŭla, arŭla"(11) (= log.), et on le comprend fort bien. Il est ainsi amené à penser qu'il "è preferibile supporre che il lat. pectora abbia subíto uno spostamento d'accento simile a quello di edòra 'ragazzaglia'..."(12) en reprenant l'unique exemple que Wagner avait cité à ce propos: "Anche edòra, à Gavoi 'ragazzaglia' (Spano, Agg.), da fédu..." (13). On aura remarqué qu'il s'agit là d'une forme relevée dans un seul dialecte et, qui plus est, par Spano, grâce à un "materiale comunicatogli dai suoi corrispondenti"(14), donc incontrôlable. Toujours est-il que ce mot semble être inconnu aujourd'hui à Gavoi où le seul dérivé de edu employé dans ce sens est edulíu, comme dans d'autres dialectes(15). Bref, une filiation pectŏra > *péttora > *pettóra > pettorra, sur la foi d'un seul exemple analogue plutôt douteux, paraît plus qu'improbable.

Afin d'expliquer $ed\acute{o}ra$, Wagner a choisi la formule étonnante (trad. Paulis): "...ed $\acute{o}ra$... mostra uno spostamento d'accento. Questo va imputato all'influsso delle numerose terminazioni in $-\acute{o}ra$, assolutamente prevalenti rispetto ai pochi plur. in $-\acute{o}ra$ "(16). Malheureusement, il a omis de citer au moins une de ces "nombreuses formes" en $-\acute{o}ra$, mais il semble qu'on l'ait cru sur parole. En fait, en cherchant bien on peut trouver

⁽⁸⁾ Storia linguistica della Sardegna, Tübingen 1984 (= Beih. ZrP 202), 82.

⁽⁹⁾ *Ib.*, 12; de même *id.*, *Le parlate dell'Alta Ogliastra*, Cagliari 1988, 97: "il plurale di *péttus* è regolarmente *pettòras(a)* < PĚCTŎRA (con spostamento d'accento e rafforzamento della vibrante.)" – On peut s'étonner que personne n'ait pris au sérieux A. Zauner auquel il convient de rendre justice ici vu que dans son étude devenue classique "Die romanischen Namen der Körperteile", *RF* 14 (1902), 339-530, 477, il se refusait à expliquer sass. *pittórra*, car: "eine Akzentversetzung aus pectora anzunehmen, ist wohl zu kühn." (!)

⁽¹⁰⁾ HLS2 (cité n. 7), 482 (§ 7).

⁽¹¹⁾ HLS^2 , 22 (§ 7).

⁽¹²⁾ Ib., 482.

⁽¹³⁾ Ib., 22.

⁽¹⁴⁾ DES I, 2.

⁽¹⁵⁾ *DES* I, 515, le note pour Fonni; *edulíu* existe aussi à Lodine, Oliena, Ollolai, Olzai, Orgosolo et *hedulíu* à Ovodda.

⁽¹⁶⁾ HLS² 22 (§ 7).

quelques mots isolés qui se terminent en -ora – p. ex. kora/gora 'rigole', etc.⁽¹⁷⁾ – mais qui n'auraient pu motiver un déplacement d'accent dans *pettora, ainsi que des noms d'agent féminins en -dora comme ispigadora 'spigolatrice'⁽¹⁸⁾, d'ailleurs assez rares⁽¹⁹⁾, et qui n'ont aucun rapport avec pettorra.

Il est vrai que le nombre de mots se terminant en -ora est encore inférieur. De ceux-ci, $k\acuteo^{?}ora$ 'brou' (noix) est même resté inconnu à Wagner⁽²⁰⁾, mais il cite lui-même les continuateurs de pluriels analogiques en -ora créés d'après ceux des neutres latins en -us (type corpus - corpora), à savoir l'asd. rivora (sg. rivu), asd. pumora (sg. pomu) et nuor. frúttora, log. frúttura (sg. fruttu) qui, désignant 'fruit' en général, ont parfois même développé un nouveau pluriel: dorg. púmmoras et frúttoras⁽²¹⁾. Notons que l'ancien pluriel en -ora s'est perpétué surtout en roumain, mais aussi dans les dialectes italiens méridionaux⁽²²⁾; en sarde il est limité à un petit nombre d'exemples et n'est plus senti comme tel.

Quant aux formes en -orra qui auraient entraîné la gémination du r (*pettóra > pettorra), leur nombre n'est pas impressionnant non plus. Dans sa Formation des mots, Wagner cite, dans les paragraphes dédiés aux suffixes -arro, -orro, -urro, sept toponymes en -orra tant anciens que modernes (aucun en -orro)⁽²³⁾ et le seul appellatif camp. liporra 'lattaiola' – à côté de trois en -urru, deux en -urra et un en -árru⁽²⁴⁾ –, et on ne voit guère une forme qui aurait pu servir de modèle pour pettorra.

Par contre, on peut constater une certaine prédilection du sarde pour les proparoxytons, bien qu'elle ne ressorte pas clairement des paragraphes initiaux de la *Phonétique* de Wagner consacrés à l'accentuation⁽²⁵⁾. Bien

⁽¹⁷⁾ Cf. DES I, 378.

⁽¹⁸⁾ Cf. DES I, 677.

⁽¹⁹⁾ Ce n'est pas un hasard si Wagner (*Historische Wortbildungslehre des Sardischen*, Bern 1952 [= RH 39], § 103), après avoir dit: "Das Fem. von -TORE lautet im Sardischen gewöhnlich -dóra", contrairement à ses habitudes, ne cite que deux exemples.

⁽²⁰⁾ A Gavoi, Lodine et Olzai; à Ovodda, kô²oro signifie 'chaton' (plante). Wagner, DES I, 356, ne cite que kôkkoro 'noix' pour les dialectes de la Barbagia de Seulo, mais aussi "port. (trasm.) cócora 'castanha cozida'...", et aussi Fonni ko²óθθu 'bogue' (châtaigne) et ko²oθθa 'brou (noix)' etc. (I, 358).

^{(21) &}quot;Flessione.." (cité n. 6), 103 (§ 8).

⁽²²⁾ Cf. Lausberg (cité n. 3), § 642; pour l'italien, G. Rohlfs, *HGI/GSI*, § 370: au Moyen Âge ce type s'étendait jusqu'en Lombardie.

⁽²³⁾ HWS (cité n. 19), § 121.

⁽²⁴⁾ Ib., § 122.

⁽²⁵⁾ HLS2, 1-28 (§§ 1-13).

entendu, je ne pourrai pas en donner un résumé ici et encore moins une critique. Toujours est-il que nombreuses ont été les raisons alléguées afin d'expliquer une accentuation jugée insolite. On est arrivé ainsi à justifier par une voyelle longue due à l'ablatif des formes comme log. kenábura 'vendredi' (< cena pura), alog. avestara 'dorénavant' (< ab ista hora), log. issara 'alors' (< ipsa hora), camp. nottesta 'ce soir' (< nocte ista)⁽²⁶⁾, comme si la longueur des voyelles latines avait joué un rôle quelconque en sarde⁽²⁷⁾. Sans fournir une explication à ce propos, Wagner mentionne dans ce contexte les démonstratifs kustu et kuddu⁽²⁸⁾ qui remontent au même type d'accentuation, à savoir (ec)cú-istu et (ec)cú-illu (de même kussu < eccu-ipsu). Ce type se retrouve aussi en dalmate (vgl. kost et kol), en piémontais et dans des dialectes adjacents (kust e kul) ainsi que, limité à certaines formes, - en principe le sg. m. - dans beaucoup de dialectes de l'Italie méridionale⁽²⁹⁾, tandis que l'accentuation sur la pénultième (eccuístu et eccu-íllu) se trouve à la base de l'it. questo - quello, pg. aquesto aquelo, esp. aquesto - aquello, cat. aquest - aquell, prov. aquest - aquel, roum. acest - acel, etc.(30).

On peut mentionner aussi les infinitifs des verbes de la conjugaison en -ēre qui ont rejoint ceux en -ĕre, alors qu'en portugais et en espagnol il s'est produit le contraire, p. ex.

lat.	habēre	*potēre	perdĕre	vendĕre
pg.	haver	poder	perder	vender
esp.	haber	poder	perder	vender
sd.	áere	pódere	pérdere	véndere

Enfin, il y a lieu de considérer les continuateurs des mots latins en -inus/-ina dont on sait que la désinence peut être accentuée ou non. Le nombre de substantifs appartenant à ce dernier groupe est assez restreint⁽³¹⁾: ainsi ont survécu en sarde acina (> log. ágina 'raisin')⁽³²⁾, pampi-

⁽²⁶⁾ Ib., 21 (§ 6).

⁽²⁷⁾ Alog *avestara* n'est d'ailleurs pas un composé remontant au lat. vg., mais bien de l'ancien sarde, témoin le -e de *ave* (< *ab*), cf. le barb. *avedda* (< *ab* + *illac*), cf. *RLiR* 50 (1986), 50.

⁽²⁸⁾ HLS², 21 (§ 6.)

⁽²⁹⁾ Cf. l'analyse détaillée "Ein angeblicher Lautwandel und (u.a.) piemontesische Demonstrativa", *RRL* 24 (1979), 55-74.

⁽³⁰⁾ L'afr. (i)cest - (i)cel n'a pas sa place ici, étant donné que ces formes remontent non pas à eccu-, mais à ecce (cf. eccistam, ecillum chez Plaute).

⁽³¹⁾ Cf. M. Leumann, Lateinische Laut- und Formenlehre, München 1977, 320s. (§ 291).

⁽³²⁾ Je ne mentionnerai pas ici *alnus* qui pourrait remonter à *alinus (cf. Leumann, § 291b) > sd. álinu.

nus (log., camp. pámpinu 'feuille de vigne'), pastinum (> log. pástinu 'nouveau vignoble'), ricinus (> camp. arrézini 'tique'). Un des rares adjectifs en -ĭnu est melinus (> mélinu 'fauve' adj.)⁽³³⁾. – On voit donc que l'accent est resté dans tous ces cas sur l'antépénultième.

Les choses commencent à se compliquer dès qu'on examine l'autre groupe, celui des paroxytons latins. Il s'agit là d'adjectifs dénominaux latins, formés à l'aide du suffixe -*īnus* et indiquant l'appartenance, dont plusieurs ont été substantivés de bonne heure, "surtout des féminins en -īna"(34). Parmi ceux-ci, il y a même quelques déverbaux tels que (coquina >) cocina (> log. kogína) et ruina (> n.d.l. Ruinas). Ensuite, on trouve lat. -*īna* dans *farina* (= log.), mot panroman, dans *radicina* (> log. raigina), dérivé attesté tardivement et qui s'est substitué à radix comme en roumain (rădăcină) et en français (racine); le sarde est même allé plus loin que le français dans le cas de calx 'chaux' en le remplaçant par calcina (> log. karkina) dérivé panroman (sauf roumain)(35). E. Blasco, pour qui ces mots en -ina revêtent même une certaine importance dans le cadre de réflexions sur "Il latino e la romanizzazione della Sardegna" (36), mentionne deux formes non attestées en latin⁽³⁷⁾, à savoir *cotina (> log. kodina 'rocher', dérivé de cos ou cotes, mais classé dérivé sarde par Wagner⁽³⁸⁾) et *macerina (> barb. ma[?]erina 'niche', de maceria), type relevé aussi des deux côtés de l'Adriatique⁽³⁹⁾. – On voit donc que tous ces substantifs ont gardé la place de l'accent qui était la leur déjà en latin.

Il n'en est pas ainsi pour les adjectifs en $-\bar{\imath}nu$ dont il a été question. Dans un chapitre important de sa thèse, J. L. Butler a tenté une explication des faits à première vue fort déconcertants⁽⁴⁰⁾. En latin il trouve

⁽³³⁾ M.L. Wagner, "Das Fortleben einiger lateinischer, bzw. vulgärlateinischer Pferdefarbennamen im Romanischen, insbesondere im Sardischen und Korsischen", *Glotta* 8 (1917), 233-238, donne les raisons (237 n. 1) qui, suivant Ascoli, lui font préférer comme étymon le lat. *mělīnus* (= *mellinus*, dérivé de *mel*) à *mēlinus*, emprunté au grec μήλινος.

⁽³⁴⁾ Leumann (cité n. 31), 326 (§ 296).

⁽³⁵⁾ Il est assez curieux de constater que Meyer-Lübke mentionne (*REW* 1501 s.v. *calcina) les descendants vegl., it., log., eng., frioul., afr., prov. et cat., sans citer l'esp. calcina qu'il avait noté (seul avec l'it.) *ThLL* III, 133 (a. 1912).

⁽³⁶⁾ AGI 74 (1989), 5-89.

⁽³⁷⁾ Ib., 17s.

⁽³⁸⁾ DES I, 393.

⁽³⁹⁾ Cf. H.J. Wolf, "Die rechteckige Gebrauchsnische in der Barbagia, Mauern und Ruinen", *RRL* 29 (1984), 421-426, 424s., puis *Studi barbaricini*, Cagliari 1992, 100-107, 102s.

⁽⁴⁰⁾ J.L. Butler, Latin -ĪNUS, -ĪNA, -ĬNUS and -ĬNEUS, Berkeley, etc., 1971 (UCPL 68).

surtout des noms en -īna, mais aussi des adjectifs, surtout "animal name adjectives" (41), en -*īnus*. D'autre part, il y a des noms et surtout des adjectifs en -*ĭnus*, la plupart de ces derniers étant empruntés au grec (type mur $tinus < \mu \dot{v} \rho \tau \iota \nu o \zeta$)⁽⁴²⁾. Vu la quantité remarquable en sarde des adjectifs en -inu dont plusieurs semblent remonter à des étymons latins en -īnu, Butler ne s'était pas déclaré d'accord avec Meyer-Lübke et Wagner dont il cite des passages relatifs à ce suffixe(43): "INUS, -A mit ĭ war vermöge der Tonlosigkeit des i zu Neubildungen wenig geeignet. Nur das Sardische bevorzugt es in hohem Grade: ..."(44), et "-ĬNUS, das sonst im Romanischen wenig vertreten ist, ist ein Lieblingssuffix des Sardischen:..."(45). Ensuite il prétend que Wagner "claimed that Lat. BOVĪNUS (REW 1247), CAPRINUS (REW 1654), PORCINUS (-A: REW 6663), and VACCINUS (-A: REW 9110; 9111 'marshberry') capriciously switched suffixes (bóinu, krábinu, pórkinu, bákkinu) while other adjectives derived from domestic animal names just as capriciously preserved -INUS: puddinu (PULLĪNUS: REW 6822)..."(46). Rien n'est plus faux: Dans sa Formation des mots, qui est à peine historique et non sans défaut, Wagner suggère, par contre, que presque tous les mots en -inu cités sont dérivés en sarde au moyen de ce "suffixe de prédilection" sauf murru, múrtinu et sétina/sédina pour lesquels il donne les étymons *murĭnus, *myrtĭnus et *saetina - curieusement tous les trois pourvus d'un astérisque -; pour mélinu il renvoie au REW(47), et pour -ínu il ne cite même aucune forme latine. - Il n'en est pas de même dans le corps du DES, où en plus de melĭnus, il indique comme étymons latins aussi aprīnus, bovīnus, cervinus, murīnus, vaccīnus, pour áprinu, bóinu, kérvinu, murru, vákkinu, et donne comme probable caprīnus (> krápinu) et comme possible *citrĭnus (kídrinu); le changement de $-\bar{i}nu > -inu$ est presque toujours expliqué par la formule "cambio/scambio/cambiamento di suffisso".

Pour Butler, ceci ne suffisait pas: "Wagner offered no convincing explanation; however, the forms themselves suggest a possible avenue of

⁽⁴¹⁾ Ib., 60.

⁽⁴²⁾ *Ib.*, 56-59. J. André, *Emprunts et suffixes nominaux en latin*, Genève/Paris 1971, 131, parle d'une "avalanche d'emprunts de dérivés en -ινος"; en effet, F.O. Weise, *Die griechischen Wörter im Latein*, Leipzig 1882, en cite une centaine.

⁽⁴³⁾ Butler, 103.

⁽⁴⁴⁾ W. Meyer-Lübke, GRS II, 495 (§ 454).

⁽⁴⁵⁾ M.L. Wagner, HWS 55 (§ 63).

⁽⁴⁶⁾ Butler, 103.

⁽⁴⁷⁾ HWS 56 (§ 63).

approach to the problem"(48). En anticipant sur le résultat de ses investigations, assez confuses par ailleurs, il fait "An Alternative Suggestion"(49) et parle ensuite de son "Proposed Distributional Paradigm for adjectival 'inu/-inu"(50) qu'on pourrait formuler ainsi: les dérivés d'une base bisyllabique sont proparoxytons (-inu), et paroxytons (-inu) ceux d'une base plus longue, en général trisyllabique, peu importe si la dérivation a eu lieu en latin ou en sarde. Toujours est-il qu'il réfute le lat. 'inu, uniquement productif en sarde selon les autorités en la matière(51), comme responsable de son homonyme en sarde qui remonterait, par contre, à l'égal de sa variante accentuée, au lat. -īnu. Malgré un certain nombre d'exceptions, cette règle distributionelle est valable.

La recherche de Butler est en quelque sorte étymologique sans être historique dans ce sens qu'elle viserait à reconnaître les exemples latins passés en sarde et qui par la suite auraient servi de modèle pour des dérivés ultérieurs. Il a commencé tout de même par relever les "Adjectives with Latin prototypes in -ĪNUS"(52) dont il cite aprīnus, bovīnus, caprīnus, vulpīnus, porcīnus, (vaccīnus), ensuite cervīnus, latīnus, uncīnus, (marīnus), murīnus qu'il semble accepter comme étymons des log. ábrinu, bóinu, krábinu, úrpinu, pórkinu, des paires kervínu/kérvinu, ladínu/ládinu, unkínu/únkinu et de marínu/marru et murru dont les formes en -rrremonteraient à des formes syncopées *mar(i)nu et *mur(i)nu (-rn- > -rr- est régulier en sarde, cf. cornu > korru, carne > karre, etc. (53)). Pour ces exemples, il se conforme généralement au DES, dont sont cependant absents porcinu et vulpinu; en plus, il envisage aussi les lat. melĭnus et lentiscinus à la base de mélinu et lestínkinu⁽⁵⁴⁾, donc deux adjectifs pourvus du suffixe atone; de son côté, Wagner n'exclut pas *citrĭnus comme étymon de kídrinu 'raide' (55).

⁽⁴⁸⁾ Butler, 104.

⁽⁴⁹⁾ Loc. cit.

⁽⁵⁰⁾ Butler, 132.

⁽⁵¹⁾ Meyer-Lübke et Wagner (cités nn. 44, 45).

⁽⁵²⁾ Butler, 117 (-120).

⁽⁵³⁾ Cf. M.L. Wagner, *HLS*² (cité n. 7), 282s. (§ 277).

^{(54) 123 (}mélinu) et 117n. 118 (lestínkinu).

⁽⁵⁵⁾ J'avoue n'avoir pas compris le raisonnement de Wagner, DES I, 335: "La derivazione da *CITRĬNUS (...), partendo dal senso di 'fragile, delicato', si impone dal lato fonetico, ma allora bisogna supporre che si tratti di un derivato sardo da čίdru 'cedro' (specie di limone)..." En latin, il y a d'ailleurs cedrinus (< gr. κέδρινος) à côté de citrinus (< gr. κίτρινος). Quant au lat. citrinus, cf. n. 78.

Cependant, on ne peut être sûr de la survie de ces adjectifs latins, étant donné que le caractère conservateur du sarde en général ne fournit pas de critères qui permettraient de distinguer les dérivés sardes des mots hérités, donc des dérivés déjà latins. Ceci dit, on pourrait ranger parmi ces derniers cattinus (> gáttinu), *mancinus(56) (> mánkinu), vitrinus(57) (> bídrinu), dérivés sardes selon Wagner(58) et Butler(59), auxquels on peut ajouter corvinus (> barb. ?órvinu)(60), mustel(l)inus (> barb. méskrinu/musteddinu(61)), restés inconnus dans ce contexte, et tigrinus (> barb. tríginu(62), log. trinu que Wagner avait expliqué d'une façon erronée(63)). Voilà dixneuf adjectifs (parfois substantivés) sardes présentant la désinence atone -inu dont plus de la moitié a pu servir de modèle à de nouveaux dérivés, vu l'existence simultanée de leur base dérivationnelle en sarde, p. ex. porku - pórkinu.

Parmi les formes en -ínu modernes, à part suerínu qui "must continue SUBERINUS" Butler n'en cite aucune représentant un "Latin prototype". Mais les "Genuine Derivatives" contiennent abbilínu, konkuínu, eligínu, feminínu, sorigínu, berbegínu⁽⁶⁴⁾ et plus tard, parmi les exceptions à sa règle, kaddínu⁽⁶⁵⁾, qui pourraient tous remonter au latin où sont attestés aquilinus, concubinus, ilicinus, femininus, soricinus, vervecinus et caballinus. Il est vrai que dans sa HWS, Wagner semble ranger tous ces adjectifs, même suerinu, parmi les dérivés sardes⁽⁶⁶⁾, mais dans le DES il fait remonter au moins abbilinu au latin. On peut constater ensuite que le REW contient les lemmes feminīnus, ilicīna et vervecinus sans toutefois mentionner des formes sardes, et que le fr. chevalin et l'it. cavallino sont

⁽⁵⁶⁾ L'anthroponyme *Mancinus* est attesté (*cognomen* du consul *C. Hostilius*, II^e s. av. J.-Chr.).

⁽⁵⁷⁾ Je ne vois pas pourquoi on ne compterait pas ce mot, attesté par le pharmacologue Philon (IIe s.), parce que les manuscrits ne datent que des XIVe et XVe siècles, comme le veut v. Wartburg, FEW XIV, 565, s.v. *vitrinus.

⁽⁵⁸⁾ DES I, 205, et II, 62; HWS 55s.

⁽⁵⁹⁾ Butler, 123 et 121.

⁽⁶⁰⁾ Surtout dans le syntagme *nigeddu* (Gavoi, Lodine, Oliena)/*nieddu* (Fonni, Orgosolo) [?]*órvinu* 'très noir; noir comme un corbeau', comme l'it. 'nero come un corvo, corvino', cf. all. *rabenschwarz*.

⁽⁶¹⁾ Cf. Studi barbaricini (cité n. 39), 78-91.

⁽⁶²⁾ Ib., 92-99.

⁽⁶³⁾ DES II, 519 (< *aterinu).

⁽⁶⁴⁾ Butler, 126-131.

⁽⁶⁵⁾ Ib., 134.

⁽⁶⁶⁾ HWS 52s. (§§ 58s.); il ne manque que konkuínu et feminínu.

censés continuer le lat. *caballinus*⁽⁶⁷⁾. Sans entrer ici dans les détails, je ne tairai pas que je suis porté à voir dans les adjectifs sardes mentionnés (en -ínu), à l'exception de *feminínu*, des dérivés déjà latins. Toujours est-il que ces adjectifs en -ínu respectent tous la "loi de Butler" étant quadrisyllabiques, même *kaddínu* à l'origine, vu les correspondants nuor. *kavaddinu*⁽⁶⁸⁾ et barb. [?]ovaddinu.

On doit savoir gré à J. L. Butler d'avoir cherché les raisons qui auraient été à l'origine de cette règle d'accentuation quelque peu insolite. Quand il suppose "that specifically adjectival derivation by means of a terminal segment or suffix -inu provoked initial-syllable accentuation regardless of the number of syllables in the base...", on pourrait lui opposer plusieurs raisons dont la première est qu'on peut supposer une telle accentuation tout au plus à l'époque prélittéraire. On doit se demander aussi si l'idée de Butler était bonne, idée qui consistait à négliger la variante atone du latin au bénéfice du suffixe tonique -inu⁽⁶⁹⁾. On peut cependant comprendre cette position vu que Meyer-Lübke, à propos de -inu qu'il ne voit continué qu'en sarde, ne cite aucun modèle latin⁽⁷⁰⁾ et que Wagner, dans ce contexte, ne mentionne que *murinus et *myrtinus⁽⁷¹⁾; Leumann, de son côté, parle d'un suffixe emprunté au grec dans des dérivés de noms de plantes qu'on retrouverait dans iuncinus et laurinus⁽⁷²⁾.

Mais on peut en trouver d'autres comme *ilicinus* (Horace, à côté de *ilignus*), forme qui d'ailleurs parle en faveur de la thèse de Butler (> log. *eligínu*)⁽⁷³⁾. Celui-ci note aussi que les indications des dictionnaires étymologiques ne coïncident pas toujours quant à la quantité vocalique du suffixe: alors que Walde/Hofmann donnent *laurīnus*, *picīnus* et *nucīnus*, Ernout/Meillet fournissent le contraire (*laurīnus*, *picīnus* et *nucĭnus*)⁽⁷⁴⁾. L'attribution de la longueur de la voyelle semble donc souvent être plutôt aléatoire, et je ne vois pas pourquoi le *ThLL* note – je me limite à indiquer des exemples d'une certaine importance pour le sarde –, p. ex. *iuncinus* et *laurinus*, déjà mentionnés, mais *lentiscīnus* - *melinus* et *myrti-*

⁽⁶⁷⁾ Cf., p.ex. FEW, DDM; DELI, etc.

⁽⁶⁸⁾ L. Farina, *Bocabulariu Sardu Nugoresu-Italianu*, Sassari [1987], 75, à côté de *kaddinu*, 76 (< log.).

⁽⁶⁹⁾ Cf. Butler, 137.

⁽⁷⁰⁾ GRS II, 495 (§ 454).

⁽⁷¹⁾ HWS 56 (§ 63).

⁽⁷²⁾ Leumann, op. cit. (n. 31), 321 (§ 291b).

⁽⁷³⁾ Le REW indique cependant ilicīna *'Steineiche' (4263).

⁽⁷⁴⁾ Cf. Butler, 55, 59.

nus probablement à cause de leur provenance grecque –, ensuite aprīnus, asinīnus, bovīnus, cattīnus, corvīnus, murīnus, tout comme Forcellini pecorīnus, porcīnus, pullīnus, vaccīnus, vervecīnus, vulpīnus; - est-ce à cause des caprīnus, cervīnus, porcīnus, également dérivés de noms d'animaux et confirmés par la métrique? Si l'on ne se réfère pas à Priscien, seul grammairien à traiter des adjectifs en -inus, c'est probablement parce qu'il n'est que rarement explicite quant à la quantité vocalique du suffixe. En effet, lorsqu'il disserte De possessivis, c'est-à-dire des suffixes indiquant l'appartenance, sujet de son Liber 40⁽⁷⁵⁾, il parle surtout de règles concernant la formation des mots. Toujours est-il qu'il indique, entre autres, un i long pour marīnus et les noms de Mancīnus et Verrīnus⁽⁷⁶⁾. C'est bien peu, et on peut comprendre que les formes des dictionnaires ne correspondent pas toujours. On devrait se garder de généraliser - déjà Priscien se demandait "'fiscina' corripit paenultimam, quomodo 'fuscina', cur ergo 'piscina' producit?"(77) – et Butler fait certainement fausse route en supposant que seul -*īnus* serait à l'origine du sarde *-inu*.

Quoi qu'il en soit, il est possible que le latin ait dérivé des adjectifs à l'aide du suffixe lat. $-\bar{\imath}nus$ quand la base était le nom d'un animal. Il n'en est pas de même pour les dérivés de noms de plantes, ne serait-ce qu'à cause de l'existence du suffixe atone 'inu emprunté au grec dont il a été question. En effet, un emprunt comme murtinus/myrtinus (< gr. $\mu \dot{\nu} \varphi \tau \iota \nu o \varsigma$) a pu servir de modèle pour des dérivés comme lentiscinus – pour lequel le ThLL indique $-\bar{\imath}nus$ sans raison apparente – et citrinus⁽⁷⁸⁾ qu'on cherche en vain dans les dictionnaires, deux adjectifs qui ont seuls survécu en sarde (lestínkinu et kídrinu). Mais en latin aussi, -inu, hérité de l'indoeuropéen, a existé, par exemple dans des désignations de couleurs comme coccinus⁽⁷⁹⁾. Le plus souvent cependant, le i a été syncopé, surtout devant r et l: "Lat. -rnus -lnus sind teilweise als synkopierte -rino -lino aufzufassen, so -rnus: maternus...", aussi acernus ($\leftarrow acer$) ou colurnus ($\leftarrow *colurus < corulus/corylus$)⁽⁸⁰⁾.

On aura compris que c'est -inu qui entre dans la base des sd. pettorra et liporra, ou plutôt sa variante syncopée après r, à savoir *pectorina et

⁽⁷⁵⁾ H. Keil, Grammatici Latini II, Leipzig 1855 (réimpr. Hildesheim 1961), 68-82.

⁽⁷⁶⁾ *Ib.*, 78, 21; 79, 6; 78, 24.

⁽⁷⁷⁾ Keil II, 80, 14s.

⁽⁷⁸⁾ Le mot est attesté deux fois dans la *Mulomedicina Chironis*: E. Oder (éd.), *Claudii Hermeri Mulomedicina Chironis*, Lipsiae 1901, 261, 32 et 262, 20 (*oleum citrinum*).

⁽⁷⁹⁾ Leumann 321 (§ 291b).

⁽⁸⁰⁾ Ib.

leporina, passés à *pectorna et *leporna. Cette syncope n'a jamais été mise en doute depuis que Wagner a ramené murru 'gris' au latin murinus, employé par les vétérinaires latins et pour lequel il prenait pour acquis un ī long: "Wieder wurde -īnu gegen das beliebte ...-ĭnu eingetauscht. Obwohl nun das Sardische im allgemeinen nicht zur Synkopierung neigt, erfolgt eine solche gerne bei den Gruppen r + Vok. + n, l, die im Sardischen beide -rr- ergeben... So wurde *murĭnu über *murnu zu murru"(81). Cette explication – bien que le sarde soit généralement réfractaire aux syncopes – l'a même amené à rejeter la même étymologie pour múrinu 'brun, noirâtre' que par la suite il fait dériver de mura 'mûre' (< mora) en adoptant une proposition de Spitzer(82). Dans ce contexte il aurait pu se rappeler qu'en sarde on trouve parfois des formes sans et avec syncope comme ástula 'éclat de bois' - askra '(grand) bout de bois (fendu)' < astula⁽⁸³⁾ et múdulu 'sans cornes' - mukru 'tronc d'arbre' < mutilus⁽⁸⁴⁾ ou, avec -inu comme múrinu - murru, musteddínu 'gris, etc.' - méskrinu 'bleu' $< mustel(l)inus^{(85)}$.

Dans cet ordre d'idées, on peut citer aussi la paire marínu - marru dans le composé bíkru marínu (Bitti), igru marínu, etc. - irgumárras (Desulo), (v)igumarras, etc., 'éclair de chaleur' où marru remonte visiblement à marinus⁽⁸⁶⁾, mais où l'on devrait expliquer marras (pl. f.) au lieu de marru (sg. m., à cause de vikru, etc. < vitulu). Il est vrai que pour Wagner "le forme con marínu sono regolari", mais la règle de Butler demanderait plutôt *márinu, forme qu'il faut supposer pour marru; à ce propos, Wagner parle de "uno scambio di suffisso, essendo -inu il suffisso prediletto del sardo, che anche in altri casi si è sostituito a -inu" (87). Or, cette substitution ou, selon Butler, la restructuration a dû s'opérer de bonne heure, car elle doit précéder la syncope du i atone qui, comme en témoignent les adjectifs du type acernus/colurnus, a eu lieu en latin pré-

^{(81) &}quot;Das Fortleben..." (cité n. 33), 236. – Dans cette perspective, il est curieux de constater que Wagner lui-même parle de "*pectórĭna..., das lautgesetzlich pettórra ergäbe" (Studien über den sardischen Wortschatz, Genève 1930, 110s. n. 2), mais qu'il continue, "das ist aber einigermaßen gewagt, da alle anderen romanischen Formen von pectorína abgeleitet sind".

⁽⁸²⁾ Ib., 236 n. 1.

⁽⁸³⁾ Cf. DES I, 133, où tous les deux mots sont glosés 'scheggia'. – Je me réfère aux dialectes barbaricins.

⁽⁸⁴⁾ Cf. DES II, 132 et 152.

⁽⁸⁵⁾ Cf. Studi barbaricini (n. 39), (78-)81-86(-91). Il s'agit de mots restés inconnus à Wagner.

⁽⁸⁶⁾ DES II, 576.

⁽⁸⁷⁾ Ib.

littéraire. Il est vrai que rien n'interdit de penser qu'un tel processus peut se reproduire à une époque postérieure, mais étant donné que le sarde, tout au long de son histoire, s'est montré réfractaire aux syncopes, on préfère voir dans le passage de *marinus* et *murinus* à *marnus et *murnus au moins le prolongement d'une évolution qu'on a cru pouvoir constater pour le latin. S'il faut ajouter cependant que cette évolution se limite au latin parlé en Sardaigne, il serait utile d'en fournir une raison. Cette raison pourrait être la structure du substrat paléosarde, sujet trop vaste pour être développé ici.

Quant au dernier chaînon de l'évolution phonétique des adjectifs en question, Wagner pouvait dire: "Lo sviluppo rn > rr è una particolarità del sardo risalente ai primi tempi" (88), déjà accompli lors de la rédaction des premiers textes en sarde (XIe/XIIe s.) (89). Voilà qui rend particulièrement difficile, ce me semble, l'étymologie de *merru* donnée par Wagner:

mérru camp. 'montone di razza pura' ($m\acute{a}sku \sim$): Ísili (...); Sárrabus: $arb\grave{e}i$ $m\grave{e}rra$ 'pecora di lana corta e ricciuta,...'; $m\acute{e}rru$ 'il montone di questa razza'(...), = sp. merino 'carnero di lana fina y rizada', con scambio di suffisso * $m\acute{e}rinu$ e poi contratto in $m\acute{e}rru$ come in $m\acute{u}rinu > murru$ ecc. (...)⁽⁹⁰⁾.

On pourrait juger convaincante cette argumentation si elle ne nous laissait pas seuls devant un écart temporel de mille ans et peut-être plus. Il paraît difficile, en effet, de supposer les trois changements phonétiques successifs à partir du XVe siècle. On sait que depuis la conquête aragonaise de l'Ile en 1323 – sauf Arborea (1410) –, la langue officielle était le catalan et que l'espagnol ne le fut seulement qu'après le mariage des Rois Catholiques en 1479, date avant laquelle on ne peut guère postuler des emprunts sardes à l'espagnol. Dans cette langue, le terme *merino* désignant une race de moutons n'apparaît qu'au XVe s.; dans les premières attestations de 1442 et 1457 il est question de *lana merina*, et Nebrija (1495) note *oveja merina*(91). Comme en sarde, *merino* est employé comme adjectif, et le substantif semble dû à un emploi elliptique bien compréhensible. Quant à l'étymologie du mot, que je ne puis étudier à fond ici,

⁽⁸⁸⁾ HLS², 282 (§ 277).

⁽⁸⁹⁾ Wagner (loc. cit.) mentionne Alaterru, carrale, forru/furru, furricare, iverru, sempiterru, taverra, etc.

⁽⁹⁰⁾ DES II, 109.

⁽⁹¹⁾ Corominas, DCECH IV, 50.

Corominas prend en considération *maiorinus*, attesté déjà au XI^e s. (*merino*, *marino*, *majrino*, *meirino*(92) 'espèce de gouverneur') et le nom d'une tribu berbère qu'il tend à favoriser: "Con carácter provisional me inclino a aceptar la procedencia de *Merīnî* 'Benimerín' en última instancia..." (93) Il dit aussi: "Otras etimologías propuestas no necesitan refutación...[i.e. *marino*; *mar/marrà*]... Tampoco se funda en nada firme la etimología MERUS 'puro', propuesta por Gamillscheg y Cej[ador y Frauca](94)."

On est en droit de penser que Corominas aurait au moins atténué ce jugement un peu dur s'il avait pris en considération le sarde merru, sans toutefois se laisser influencer par l'explication qu'en avait donné Wagner. Il faut se rendre à l'évidence: nos connaissances de la phonétique historique sarde ne permettent pas d'envisager un emprunt à l'espagnol. Dans ce contexte on peut rappeler aussi que l'esp. merino "no se hace frecuente hasta el S. XVII"(95) et n'a été emprunté en français qu'au XVIIIe s., probablement vers 1780 (mérinos, pluriel à l'origine)(96), en allemand en 1765 (Merino)⁽⁹⁷⁾, en anglais en 1781 (merino) et en italien au début du XIXe s. (merino), mais on y trouve merine (pl.) déjà en 1555(98). – Il me semble donc indiqué de réunir l'esp. merino et le sarde merru et de les ramener à un prototype latin qui ne peut être que *merinus, en dépit du fait que le mot n'est pas attesté et qu'en latin, les dérivés en -inu d'une base adjectivale (type miserinus) sont plutôt rares⁽⁹⁹⁾. Si l'on veut objecter que la collocation lana mera, malgré Gamillscheg, ne semble pas être attestée en latin, on doit enregistrer aussi que le français connaît la mère laine, terme dont Höfler a confirmé l'étymologie mera contre maior et pour lequel il fournit force attestations à partir de

⁽⁹²⁾ R. Menéndez Pidal, Orígenes del español, Madrid 81976, 80s. (§ 14.5).

⁽⁹³⁾ DCECH IV, 51.

⁽⁹⁴⁾ *Ib.*, n. 5. En effet, Gamillscheg, *EWFS*², 616, dit "vielleicht von lat. (*lana*) *mera* 'Kernwolle'", J. Cejador y Frauca, *Vocabulario medieval castellano*, New York 1968, 275: "adjetivo de *mer-a*, lo afinado".

⁽⁹⁵⁾ Cf. n. 93.

⁽⁹⁶⁾ Cf. FEW, Bl/Wbg., DDM, TLF, etc.

⁽⁹⁷⁾ Cf. Kluge/Götze/Mitzka: *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, Berlin ¹⁷1957, 474 (manque ²³1995); *OED*², IX, 633; C.T. Onions, *The Oxford Dictionary of English Etymology*, Oxford 1966 (1978), 571 (XVIIIe s.).

⁽⁹⁸⁾ Cortelazzo/Zolli, DELI (III), 744.

⁽⁹⁹⁾ Leumann 327 (§ 296 I.D.); merus est à la base d'autres adjectifs dérivés: meracus/merac(u)lus, meralis, meratus.

1305⁽¹⁰⁰⁾. Vu que l'esp. *merino* et le sarde *mérru* s'éclairent mutuellement, il faudrait surtout reprendre l'étymologie du premier et prendre plus au sérieux les objections à la "thèse arabe" qui, depuis qu'elle a été lancée par un historien en 1920⁽¹⁰¹⁾, a obtenu les faveurs de presque tous les dictionnaires (esp., pg., cat., fr., it., all., angl.), non seulement étymologiques.

Les étymologies marinu, *merinu, murinu pour sd. marru, merru, murru en face de, p. ex., esp. marino, merino, rendent plus que probable l'étymologie *pectorinu pour le sarde pettorra, etc. L'adjectif n'est pas (encore) attesté en latin non plus, mais *pectorina est supposé par les autorités pour fr. poitrine(102), prov. peitrina (aussi 'harnais'(103)), apav. petorina 'id.', surs. pičurina 'chair de la poitrine', esp. pretina 'ceinture' (< petrina, XIIIe s.(104)) et aussi, malgré l'attestation tardive (1767), it. pettorina 'lembo di tessuto con cui le donne usavano coprire il seno'(105), pour des raisons formelles. C'est à ces formes que correspond exactement, compte tenu du déplacement d'accent bien connu, le sarde log. pettorra, camp. pitturra 'poitrine' à côté de pettus(106); j'ajouterai ici la forme métathétique teporra (Olzai, Ollolai)(107). Dans ce contexte, une forme péttoru, que Wagner a relevée à Mores dans le sens de 'petto degli animali' – j'y ajouterai Oliena et Olzai (surtout 'poitrine de mouton') - et pour le sens de 'montée raide', il peut citer Nuoro (ALI) et Bitti(108) auxquels on peut joindre Fonni, Gavoi, Lodine, Orgosolo et Ovodda, revêt une certaine importance, en tant que témoin indirect, par sa forme masculine, d'un adjectif comme étymon.

^{(100) &}quot;Fr. mère laine", ZrP 83 (1967), 501-504. – Comme d'autres avant lui, Höfler s'efforce d'expliquer la non-diphtongaison du ĕdans mère. Je ne favoriserai aucune des explications fournies à ce propos et y verrais plutôt un phénomène analogue à la "Non-diphtongaison de ố [en français", Actes CILFR XVI, Palma de Mallorca, II, 1985, 25-36.

⁽¹⁰¹⁾ J. Klein, The Mesta, Harvard 1920, cf. Corominas, loc. cit., n. 93.

⁽¹⁰²⁾ Bl/Wbg., EWFS, DDM, etc.

⁽¹⁰³⁾ Cf. FEW VIII, 110a.

⁽¹⁰⁴⁾ Déjà Gröber, *ALL* 4 (1887), 430; *REW* 6333; *FEW* VIII, 111a; Corominas, *DCECH* IV, 51, par contre, n'indique pas la base latine (reconstruite), mais renvoie à Y. Malkiel, qui, dans "Studies in Hispano-Latin Homonymics", *Language* 28 (1952), 299-938, 300, parle de *PECTORĪNU et de ses descendants esp. *petrina*, *pretina*.

⁽¹⁰⁵⁾ DELI (IV), 917.

⁽¹⁰⁶⁾ Pour la répartition des formes, cf. AIS 126 et ALI 50.

⁽¹⁰⁷⁾ Cf. téppene pour péttene (< pecten) 'peigne', forme notée par Wagner, DES II, 255, pour Fonni et Orgosolo, et que j'ai relevée aussi à Gavoi, Lodine, Mamoiada, Ollolai, Olzai et Ovodda.

⁽¹⁰⁸⁾ DES II, 255s.

Le dernier exemple de la série sous examen ici est constitué par liporra, nom de plusieurs espèces de chicoracées. On se rappellera que ce terme était l'unique représentant d'appellatifs pourvus du "suffixe paléosarde" -orra/-orru dans la HWS de Wagner, et dans son DES il note simplement: "Et.? Il suffisso -orra fa presupporre una origine preromana" (109). Mais dernièrement G. Paulis déclare: "La mia opinione è differente" (110). Après avoir constaté que dans nombre de langues le mot pour 'lièvre' rentre dans la désignation des plantes en question, il pense qu'il "è legittimo supporre che *lippòrra* derivi dalla parola sarda per lepre"(111). En effet, il donne des exemples anglais, danois, flamands, allemands (Hasenkohl, Hasensalat, etc.) et français (laitue de lièvre, salade aux lièvres, etc. (112) avant de finir par le grec et le latin. Étant donné qu'il y note en dernière instance lactuca leporina(113) avec la citation haec herba... leporina dicitur du Pseudo-Apulée(114), on s'étonne qu'il se soit laissé conditionner par "il morfema derivativo -orra" paleosardo. Celui-ci l'amène à une explication plutôt forcée: "Pertanto le forme lippòrra, limpòrra e limpòra presuppongono una fase originaria *leppor-òrra, con conseguente soppressione aplologica di una delle sillabe caratterizzate dalla r..."(115). Pour le dire avec Paulis: la mia opinione è differente. Au lieu de postuler un dérivé sarde, il suffit – comme pour pettorra – de supposer la survie d'un adjectif (dérivé en) latin qui, cette fois-ci, est bien attesté. Les attestations nous fournissent même le substantif supprimé par ellipse, à savoir lactuca (ou herba). Que l'étymon représente à l'origine un adjectif est d'ailleurs confirmé par un composé qui n'a pas eu l'honneur d'entrer dans les dictionnaires, à savoir preda liporra (Fonni), perda liporra (Gavoi) 'trachyte' où le substantif déterminé semble toujours obligatoire(116). Je dois avouer pourtant que le rapport entre cette pierre et le lièvre m'échappe (la couleur ?).

Des observations présentées ici, il me semble licite de tirer les conclusions suivantes:

⁽¹⁰⁹⁾ DES II, 31.

⁽¹¹⁰⁾ I nomi popolari delle piante in Sardegna, Sassari 1992, 62.

⁽¹¹¹⁾ Ib.

⁽¹¹²⁾ Cf. aussi FEW V, 260: laitue à/de lièvre, palais à/au/de lièvre, etc. 'laiteron'.

⁽¹¹³⁾ C'est-à-dire la plupart de celles indiquées par *ThLL* VII, 1175 (s.v. *leporinus*), probablement d'après J. André, *Les noms de plantes dans la Rome antique*, Paris 1985, 136.

⁽¹¹⁴⁾ Op. cit. (n. 110), 63.

⁽¹¹⁵⁾ Ici liporra, nom de plante, est inconnu.

⁽¹¹⁶⁾ Op. cit. (n. 42), 131.

- 1. Déjà en latin, la perte des quantités sans effet sur les qualités vocaliques en Sardaigne a favorisé l'échange entre les suffixes -*īnus* et -*ĭnus* du moment que la tendance à la syncope de la pénultième atone, plus ou moins marquée selon les régions, en latin tardif, est à peine valable pour la Sardaigne.
- 2. Cette syncope a eu pourtant lieu pour -tnus après voyelle + r (marinus, *merinus, *merinus, *pectorina, leporinus) perpétuant ainsi l'évolution observée en latin prélittéraire (type $acer \rightarrow acernus$).
- 3. En sarde, les adjectifs latins non syncopés trisyllabiques en -*īnu/-ĭnu* sont proparoxytons (d'après Butler).
- 4. Cette accentuation dactylique est peut-être en rapport avec la position de l'adjectif toujours derrière le substantif en sarde.
- 5. Cette restructuration de l'accentuation des adjectifs sardes en -inu n'implique pas leur provenance in toto de -īnus (ainsi Butler); au contraire elle présuppose l'existence de la variante en -ĭnus.
- Si J. André croit pouvoir affirmer que "ce suffixe était si insolite qu'il a été remplacé en latin vulgaire par -*īnus*"(117), il faut le renvoyer à Meyer-Lübke(118) et à Wagner qui avaient vu que -*ĭnu* a été continué en Sardaigne dont la langue, dans ce cas aussi, a connu une évolution à part.

Bonn.

Heinz Jürgen WOLF

⁽¹¹⁷⁾ GRS II, 495 (§ 454).

⁽¹¹⁸⁾ HWS 55 (§ 63).